

demain ! . . . Eh bien ! oui, nous partirons ! Peut-être serons nous tués . . . Mais vive l'empereur ! . . .

Le colonel allait sortir de l'amphithéâtre, lorsqu'il vit venir à lui une étrange figure : c'était une femme ; elle avait une sorte de mante en drap écarlante, assez semblable à un froc de capucin. Ses cheveux, noirs et épais, étaient roulés et serrés derrière la tête. Tout autre que Richemont l'aurait prise pour une sorcière habitant ces ruines. Cette femme, jeune encore était d'une grande maigreur. Aux clartés de la lune, on pouvait distinguer ses joues creuses et ses traits saillants, comme le sont ceux des malades désespérés. Elle s'approcha du colonel, et elle lui demanda sans la moindre hésitation ce qu'il faisait là à l'heure qu'il était.

—Ma chère, reprit celui-ci, votre question est pleine de raison. Certainement, il est assez surprenant que je me trouve ici, rêvant au clair de la lune, moi ! . . .

—Qui donc, vous ? dit la femme, en courbant un peu les épaules pour mieux regarder le colonel ; puis elle ajouta :

—Un officier ! Qu'il soit maudit, et que son maître le soit comme lui !

—Ma chère, reprit Richemont, vous n'avez pas l'accent languedocien. De quel pays sommes-nous, la belle inconnue ? . . .

—Connaissez vous la Touraine ? dit-elle.

—Ah ! si je la connais, cette adorable Touraine ; elle est ma patrie. Serait-elle la vôtre ?

—Vous l'avez dit, reprit la femme inconnue. Puisque nous nous voilà compatriotes, je vous hait moins ; car tout militaire m'est en horreur !

—Quelle folle idée vous faites-vous donc de nous ? demanda Richemont. Est-ce que vous nous croyez des cornes ? Est-ce que vous nous supposez des appétits de crocodiles ? . . . Rassurez-vous, ma chère ; je n'ai jamais mangé personne.

—Et combien de gens avez-vous mené à la boucherie du canon ? reprit cette femme, en croisant les bras, et en relevant la tête avec fierté.

—Hélas ! répondit Richemont, il n'est que trop vrai que j'ai vu périr à mes côtés beaucoup de mes pauvres camarades.

—Ah ! s'écria l'étrangère, vous avez donc quelque pitié au fond des entrailles, soldats de l'empereur ! Cela m'étonne : votre maître est un vautour ! . . . Mais vous êtes né dans ce beau

pays de Touraine, vous, et je vous pardonne votre uniforme.

—Il paraît, ma digne compatriote, reprit Richemont, que nous detestons un peu le gouvernement impérial. Serions-nous fille d'un vieux républicain, ou d'un émigré ? Vous pouvez parler ouvertement avec moi. Je me bats pour l'empereur, cela est trop vrai ; mais quant à sa police, la fera qui voudra.

—Mon brave, dit la femme étrangère, vous êtes vraiment du noble pays de Touraine ! Mais croyez-moi, ne servez plus l'empereur : l'ogre vous mangera comme les autres.

—Eh ! que voulez-vous que je devienne ? madame, dit le colonel. Ne plus servir l'empereur ! Comme vous y allez, vous ! Mais savez-vous que je l'aime, l'empereur ?

Alors, l'étrangère porta ses deux mains à son front, et elle se frappait la tête en s'écriant :

—Comme il les a tous fascinés, ces pauvres enfants !—Vous aimez Bonaparte, reprend-elle ; c'est un infernal attachement que vous avez là. Venez dans ma maison, je vous y montrerai quelque chose qui peut-être vous sera un enseignement profitable.

A ces mots, l'étrangère précéda Richemont, et elle le conduisit, à travers les ruines, vers le côté opposé de l'amphithéâtre ; ils gravirent quelques gradins, et ils arrivèrent à une sorte de cellule bâtie entre d'énormes quartiers de pierres. Cette masure était restée seule dans les Arènes, où tant d'autres avaient été démolies par ordre de la police. Elle était adossée à une petite voûte défoncée qui lui servait d'arrière-chambre ; une seule fenêtre, dont le vitrage était en papier huilé, donnait du jour à cette pauvre *maisonnette*. La porte d'entrée était si basse, que Richemont fut obligé de se courber comme pour passer dans la tanière de quelque bête fauve.

—C'est ici votre habitation, dit-il, en regardant autour de lui ; elle est passablement bizarre ! Et pourquoi logez-vous ici ?

L'étrangère lui fit signe de s'asseoir auprès d'une lampe de terre posée sur un escabeau ; puis, se plaçant en face de lui, elle reprit :

—Vous voulez savoir mon histoire ; elle est horrible ; je ne vous la dirai jamais : seulement je vous montrerai un trophée, un des cent mille trophées de votre empereur.

Elle s'élança dans le fond de la cellule, sous la petite voûte, et au moment après elle rev